

Hommage à Désiré Marle de la section de Lens du PRCF, le samedi 30 novembre 2013 – Rue de Londres, entrée de l'ancienne usine des Câbleries

Mesdames, Messieurs les amis de Désiré Marle et les membres de sa famille, chère Suzanne, amis prêtres-ouvriers qui êtes ici présents à titre personnel,

Camarades de la CGT, du PCF et du *Pôle de Renaissance Communiste en France*,

C'est au nom de la section de Lens du PRCF, mais aussi en mon nom personnel, car Désiré fut pour moi une référence majeure, que je veux ici rappeler ce que fut Désiré Marle et surtout, ce qu'il fit pour la classe ouvrière lensoise, pour le *produire en France*, pour le dialogue entre marxistes et chrétiens, pour le communisme et ses idéaux de société sans classes, sans armes et sans oppression politique.

J'ai approché Désiré au début des années 80, alors que je venais, avec ma compagne Annie, militante communiste et syndicaliste comme moi, d'obtenir ma mutation pour Lens afin de rallier ce *pays des mines* qui incarnait alors le plus vif de nos idéaux. Les réunions de la *cellule Jeannette Prin* du PCF se tenaient alors au 8^{ème} étage de la Tour Daumier de la *Grande Résidence* qu'habitait Désiré. C'est là que j'ai connu Dany Mismacque, Nicole, Andrée et Jean-Claude, Stéphane et Anne-Marie, les sœurs Jasztremski, tout ce fraternel noyau franchement communiste qui depuis trente ans, a tenu bon face aux trahisons et aux contre-révolutions, et qui a successivement enfanté, avec d'autres camarades comme Vincent, Madeleine, Jean-Pierre et Josette, Jean-Claude et Brigitte, le Comité Erich Honecker de solidarité internationaliste, la Coordination communiste du PCF, le collectif unitaire présidé par Geo Hage, enfin, le PRCF actuel.

A la cité HLM, où j'habitais alors, nous militions beaucoup et le PCF obtenait jusqu'à 28% des voix dans ce quartier très populaire. Mais nous étions aussi très critiques à l'égard de l'orientation de la direction du parti, qui tout en critiquant Mitterrand, s'apprêtait à rallier le gouvernement Mauroy pour mettre en œuvre une politique qui, après quelques concessions sociales destinées à servir d'amorce, avait surtout pour mission historique d'inscrire la France dans une intégration capitaliste européenne que nous jugions contraire aux intérêts vitaux du monde ouvrier et de la nation. Désiré et Dany étaient alors membres du comité départemental du PCF et ils n'entendaient pas taire leur désaccord pour garder leur place. Très vite, les tensions devinrent telles entre notre cellule et la direction fédérale, que la cellule fut dissoute et que ses membres furent dispersés dans des cellules-fantômes. Désiré et Dany furent d'ailleurs expulsés ensemble du Comité fédéral pour désaccord lors du 24^{ème} congrès du Parti en 82. Nous avons alors formé ensemble le premier noyau du *Cercle Lénine de culture populaire*. Bien entendu, cela n'allait pas sans débats car le croyant qu'était Désiré, et le praticien du matérialisme dialectique que je suis resté, avaient évidemment beaucoup de points à débattre, dans un climat toujours amical. Mais alors même que chacun restait ferme sur ses convictions philosophiques, nous tombions d'accord sur plusieurs constats :

- D'abord, sur celui que le poète Louis Aragon a fait dans *La rose et le réséda*, le beau poème écrit sous l'Occupation pour célébrer le communiste Gabriel Péri et le chrétien Estienne d'Orves, tous deux Résistants fusillés par les Allemands : « *Celui qui croyait au Ciel, celui qui n'y croyait pas / Tous les deux aimaient la Belle, prisonnière des soldats* ». Pour Désiré, la « Belle », c'était avant tout la classe ouvrière, ou plutôt, tous ceux qu'il appelait « *les p'tits* » ; pour eux, Désiré, ouvrier parmi les ouvriers, métallo parmi les métallos, manœuvre parmi les manœuvres, se dévouait au quotidien avec courage, puisqu'il dirigeait la cellule communiste de l'usine et qu'il écrivait chaque mois, pratiquement de A à Z, le journal d'usine intitulé *notre combat*. Et surtout, après une lutte interne à la CGT où il avait fini par triompher d'une orientation perdante fondée sur la collaboration des classes avec les patrons rapaces des *Laminoirs*, Désiré était devenu l'un des principaux animateurs, avec le camarade Galènes, dont il parlait souvent, de la section CGT d'entreprise. Il m'avait notamment raconté son combat, d'apparence dérisoire mais de haute portée, pour en finir avec le tutoiement méprisant des contremaîtres qui appelaient les ouvriers par leur patronyme, sans

les appeler « monsieur », et auxquels « Marle » répondait en les appelant eux aussi par leur nom, non précédé de « monsieur ».

C'est avec cette section CGT bien rouge, où les ouvriers communistes donnaient alors le ton avec d'autres copains, que Désiré mena les grandes luttes des années 70 pour le maintien de l'emploi industriel à Lens et Loison ; car déjà le patronat voulait diminuer la production en France pour contourner les lois sociales et accroître ses profits en surexploitant les ouvriers à l'étranger. Désiré avait insisté pour que les centaines de feuilles de licenciements ne soient pas remises à leurs destinataires ciblés ; ainsi, les ouvriers des Câbleries, qui avaient démocratiquement décidé d'ignorer qui était viré et qui ne l'était pas, resteraient-ils solidaires durant toute la grève, malgré les tentatives des directeurs pour diviser le mouvement en promettant monts et merveilles à ceux qui rentreraient les premiers, tête basse et toute honte bue, dans l'usine occupée.

Alors quelle honte de voir aujourd'hui cette usine performante complètement arasée et désaffectée ! Quelle pitié de voir notre pays, jadis si productif, désindustrialisé par le MEDEF, par les politiques européennes de mise en concurrence des ouvriers sur tout le continent, par la volonté acharnée de la vraie droite et de la fausse gauche de centrer notre pays sur la finance, sur le tourisme friqué et sur le transport routier international de marchandises « made in ailleurs » !

Quelle colère de voir les Câbleries anéanties comme le furent aussi les mines, les cokeries, le textile, etc., alors que les usines LTCL et FICAL, plus tard rachetées par Arbel puis par Nexans, fournissaient des câbles nécessaires à l'EDF, à Alcatel et à la SNCF, c'est-à-dire des biens de première nécessité pour la nation. Et tout cela pour ouvrir sur l'emplacement arasé de l'usine un énième centre commercial alors que les fils d'ouvriers doivent s'exiler pour trouver du travail, que nombre de travailleurs sont déclassés par le chômage de longue durée, que le savoir-faire des métallos de France est jeté à la casse, que la facture des importations françaises ne cesse de s'alourdir, que 18% des Lensois sont au chômage, qu'une masse d'habitants de notre ville est reléguée dans la misère et que nombre de travailleurs vivent dans la précarité et l'angoisse des lendemains. Décidément, ce système capitaliste dont *le seul bon dieu est le profit maximal*, n'a rien d'autre à offrir au prolétaire que la surexploitation avide tant que l'homme est sur les chaînes, ou que l'humiliation de vivre sans travailler quand les actionnaires ont décidé de délocaliser pour gagner plus en payant moins. Et la leçon vaut aussi à Lens pour les ouvriers jetés à la rue de *Dumeste, Synavie-Nord, Zins, Durisotti* et j'en passe !

Mais *la Belle*, chantée par Aragon et aimée par Désiré, c'était aussi la *France*. Car à sa façon, totalement étrangère au racisme, à l'islamophobie et à la xénophobie, Désiré était un patriote, un défenseur éclairé de son pays, de sa langue magnifique aujourd'hui sacrifiée partout au tout-anglais patronal sans que nul ne s'oppose à cet arrachage linguistique porteur des pires discriminations. Comme nous tous au PRCF, Désiré avait compris qu'il y avait un *pacte séculaire entre la France et le monde du travail*. Chaque fois qu'en France, les classes populaires ont été abaissées, la France a failli disparaître, les classes dominantes préférant pactiser avec l'ennemi extérieur et la « France d'en bas » étant chaque fois forcée d'assumer seule la défense de la patrie. Puisqu'il y a ici des chrétiens, comment ne pas évoquer *Jeanne d'Arc*, dont Désiré et moi avions longuement parlé à Rouvroy à la veille du décès de notre ami ? Cette fille du peuple, pour qui la voix de Dieu ne faisait qu'un avec celle du peuple français rompu par l'interminable Guerre de Cent Ans, prit la tête de l'insurrection nationale et imposa au dauphin de France, qui festoyait à Bourges, d'aller se faire sacrer à Reims et de reconquérir dare-dare son pays occupé. Comme on le sait, cette jeune paysanne de 19 ans, célébrée par une pièce du dramaturge communiste Bertolt Brecht, fut envoyée au bûcher par l'Evêque Cauchon, qui n'avait rien à refuser au Duc de Bedford, le régent anglais du royaume de France. Comment ne pas penser aussi, par un raccourci qui n'a rien d'arbitraire, aux mineurs communistes du Pas-de-Calais qui, au risque d'être fusillés par centaines à la citadelle d'Arras, se soulevèrent contre la botte allemande en mai-juin 41 en faisant grève pendant un mois malgré les tortures et les décapitations. Désiré était trop jeune pour participer à ces luttes, mais il révérait les Michel Brûlé, les Eusebio Ferrari, les Vasil Porik qui firent dire

plus tard à l'écrivain catholique François Mauriac, lui aussi résistant, que « *seule dans sa masse, la classe ouvrière était alors restée fidèle à la patrie profanée* », alors que le Comité des forges et les Louis Renault se vautraient dans la juteuse collaboration économique !

Dès les années 90, alors que l'URSS, pressée du dehors, paralysée par ses dérives bureaucratiques et trahie par ses nouveaux dirigeants « new look » disparaissait, alors que la bourgeoisie mondiale sablait partout le champagne en célébrant la « mort du communisme » et la « fin de l'histoire », le communiste chrétien Désiré engagea son ingrat chemin à contre-courant. Aux communistes qui doutaient, et dont beaucoup étaient près de sombrer, soit dans le reniement, soit dans le désespoir après tant de luttes et tant de sacrifices, nous répétions cette phrase de l'Evangile : « *si le sel perd sa salure, qui donc la lui rendra* » ? Alors que les représentants officiels du communisme répudiaient Lénine et le pays de Stalingrad en le réduisant aux fautes et aux déviations et en ignorant que le camp mondial du travail venait de subir une défaite de portée mondiale, nous commençâmes alors ce qu'il faut bien appeler une *traversée du désert*, en mesurant bien *que plusieurs d'entre nous ne verraient jamais la Terre promise des renaissances*. Pour aider nos camarades étrangers persécutés par une chasse aux sorcières continentale, nous fondâmes le *comité Erich Honecker de Solidarité Internationaliste*, aujourd'hui devenu le CISC. Non pour canoniser l'ensemble des actes de ce militant antifasciste emprisonné par la Gestapo de 33 à 45 et devenu par la suite le secrétaire du PC est-allemand, mais pour soutenir un des rares dirigeants de l'est qui n'ait pas tourné casaque et qui, tout en proposant des éléments d'autocritique *marxiste*, refusait fièrement de rallier le capitalisme et d'imiter les nomenklaturistes courant à la soupe des privatisations décidées au mépris des Ossies et de quarante ans d'histoire socialiste allemande. A cette époque, tout le monde, y compris à gauche, se détournait de ces parias d'entre les parias qu'étaient subitement devenus les travailleurs russophones des pays baltes, les communistes de base polonais, ukrainiens, allemands, hongrois qui refusaient de se renier, les enseignants massivement interdits d'emploi, « *berufsverboten* » parce que jugés trop rouges, les vétérans de la lutte antinazie soumis aux Strafbrechen, aux « *pensions punitives* », pendant qu'en Hongrie, en Bulgarie, en Roumanie, les nostalgiques du Reich entendaient sonner l'heure de la revanche de classe. D'un seul coup, l'Occident « *antitotalitaire* » oubliait pudiquement de protester puisque c'étaient des communistes qui étaient frappés et des anticommunistes qui les frappaient ! Il ne s'est jamais agi pour le comité fondé et présidé par Désiré Marle, et par cet autre grand communiste, martyr de l'anticolonialisme que fut Henri Alleg, l'autre président du Comité internationaliste aux côtés du chrétien noir-américain Mumia Abu-Jamal, de cultiver la nostalgie, de refuser l'autocritique *communiste* qu'appelle évidemment la défaite de la première expérience socialiste de l'histoire ; il s'agissait au contraire, *dans un esprit d'avenir*, de cultiver la *solidarité de classe* avec tous ceux qui refusaient de ramper, de rallier le social-libéralisme hypocrite, d'idéaliser la lugubre Europe contre-révolutionnaire qui s'étendait désormais comme une ombre sur les ruines du camp socialiste vaincu en se parant des atours usurpés de l'internationalisme.

Combien de fois Désiré, dans le style précis de l'écrivain-né qu'il était, a-t-il alors écrit d'éditos remarquablement justes pour défendre Cuba encerclé, pour combattre l'équation odieuse assimilant le communisme au nazisme en ignorant les sacrifices énormes consentis à Stalingrad par les peuples soviétiques pour briser l'exterminisme nazi. Les éditos de *Solidarité de classe* ne visaient qu'une chose : *que la petite flamme vacillante de la révolution sociale ne s'éteigne pas*, que l'expérience, bonne ou mauvaise, du socialisme trahi serve aux jeunes générations à construire demain un socialisme meilleur, que la résistance à la re-mondialisation d'un capitalisme plus indécent que jamais trouve à temps son second souffle ?

Combien de fois Désiré n'a-t-il pas souligné avec perspicacité, que la criminalisation du communisme à l'égal du fascisme ne conduirait qu'à diaboliser le combat anticapitaliste tout en banalisant insidieusement l'extrême droite, le racisme et le populisme néo-nazi dans toute l'Europe ? Combien de fois n'a-t-il pas montré dans ses éditos, que l'on ne peut relire aujourd'hui sans leur trouver des *accents proprement prophétiques*, que le triomphe d'un anticommunisme sans retenue, confondant l'idéal communiste avec ses

déviations tout aussi sottement qu'il serait déloyal d'identifier François d'Assise à l'Inquisition, conduirait nécessairement en France à remettre en cause ces réformes de la Résistance, acquises à l'ombre du CNR et de Stalingrad, que sont pour la classe ouvrière, les retraites par répartition, la Sécu, la nationalisation des banques, de Renault et de l'énergie, le statut de la fonction publique, le statut des mineurs et les conventions collectives, liés à l'œuvre des ministres communistes Thorez et Croizat, Marcel Paul, Tillon et Billoux, etc., tous ces noms qu'ignorent les lycéens élevés dans l'idée que le communisme est un « totalitarisme » et que la liberté ne fait qu'un avec la sacro-sainte « économie de marché ouverte sur le monde » prescrite par Maastricht ?

Ce combat ingrat, difficile, parfois dangereux, fut mal compris par certains chrétiens qui croyaient Désiré sur le chemin... de la perte, mais aussi par nombre de communistes qui, préférant l'appareil à l'idéal révolutionnaire, nous reprochaient d'être des diviseurs : alors que nous ne faisons qu'annoncer ce qui allait survenir en l'absence d'une force franchement rouge, patriotique et résistante : la destruction de l'héritage républicain du pays de Lamennais et de Jaurès, de Moulin, de Pierre Villon et de Lucie Aubrac.

En réalité, et c'est sur ce point que je terminerai, *ce n'est pas en reniant ses convictions évangéliques mais en les assumant jusqu'au bout, ce n'est pas en abjurant sa fidélité au parti communiste idéal mais en la maintenant avec esprit de conséquence, que Désiré a tracé ce nouveau chemin de l'honneur*, de la résistance à l'euro-fascisation qui monte, et de l'esprit de renaissance qu'il a trouvé au PRCF aux côtés des résistants Léon Landini, Henriette Dubois, Pierre Pranchère et Jeanne Colette. Cet homme droit, souriant, modeste, enjoué, plein d'humour mais aussi d'ironie cinglante quand il le fallait, *cet homme aimant qu'émerveillait le plus banal geste d'amitié*, cet homme qui fut magnifiquement entouré par sa famille, par ses frères et par ses camarades à la veille de sa mort, *savait être minoritaire et incompris au présent pour maintenir grands ouverts les chemins de la grande réconciliation future*. Prêtre-ouvrier, il avait appris à ramer à contre-courant dans une institution ecclésiale qu'il respectait certes dans son principe, mais dont il combattait sans concession les tentations régressives par rapport au concile Vatican II. Et cette attitude lui a grandement servi dans le PCF et dans la CGT où il a su également, sans jamais blesser les personnes, marcher à contre-courant pour semer les graines des renaissances futures. Frères chrétiens ici présents, même si vous désapprouvez ses choix tactiques, comment ne verriez-vous pas qu'il y a là, pour parler votre langage, quelque chose de *transcendant* et d'infiniment *lumineux* ?

Quant à vous, communistes qui n'avez pas tous partagé les choix de Désiré, comment ne constateriez-vous pas que son chemin d'honneur, totalement désintéressé, mérite d'être respecté loin de toute ironie blessante ? S'il y a « plusieurs demeures dans la maison du père », pourquoi n'y aurait-il pas plusieurs manières de comprendre le communisme et l'engagement syndical ? L'histoire tranchera et d'ici là, que chacun de nous travaille aux convergences d'action plutôt que d'accuser ceux qui n'ont quitté la grande maison que pour mieux combattre les pyromanes qui l'incendient du dehors, mais aussi hélas, *du dedans*.

Quant aux convergences d'action entre nous, chrétiens et communistes, qu'il me suffise de rappeler que pour conclure le *Manifeste communiste*, Marx avait d'abord écrit « *tous les hommes sont frères* ». C'est son ami Engels qui lui suggéra de remplacer cette maxime, magnifique mais potentiellement confuse et prématurée dans les sociétés actuelles livrées à l'exploitation de classe, par le combatif mot d'ordre « *prolétaires de tous les pays, unissez-vous* ». Quand les prolétaires unis auront réussi à proscrire partout l'exploitation, alors la formule initiale de Marx pourra prendre enfin la place du juste appel à la *solidarité de classe* justement lancé par Engels. Les peuples montreront alors que le combat de Désiré ne s'inscrivait pas dans une contradiction définitive, et qu'il était au contraire porteur d'une cohérence *pratique* magnifique, provisoirement encore invisible par les myopes que nous sommes.

Désiré, tu fus un grand camarade, un vrai frère de lutte comme disent mes amis Geo et Jean-Claude. J'ai eu personnellement la chance de connaître une poignée de militants *aussi* lumineux que toi, mais nul qui fût

plus droit et fraternel que toi. Où que tu sois désormais, moi qui ne crois qu'au Ciel que nous fabriquerons en luttant tous ensemble sur cette terre, je sais qu'il existe déjà un au-delà sensible dans lequel tu demeureras à jamais, comme l'Auvergnat de Brassens, « à la manière d'un grand soleil ». Cet au-delà, nous le portons au plus intime de nous-mêmes, non seulement dans notre combat, mais surtout et avant tout, dins ch'tiot garden d' ches mines qui est aussi celui de notre cœur.